

Monique-Cécile Drouet

Petit préambule au débat¹

Permettez-moi de l'intituler « le roman » du réel.

Tout d'abord merci pour la beauté de votre écriture, merci pour vos livres, et surtout merci pour les chemins de l'extrême qu'ils empruntent avec rigueur et enthousiasme.

J'ai dit vos livres car il me semble que *O Solitude* ne peut-être séparé des quatre précédents ; tous explorent l'étrangeté, la mystérieuse opacité du réel.

Vous cheminez décidée, à vous rapprocher de ce trou noir au cœur de la signification, décidée à vous laisser attirer par *das Ding*, le Vide de *das Ding*, le Vide de la Chose de Lacan...

*La vocation de l'écrivain*², la vôtre aussi bien, inaugure cette recherche ; vous partez avec quelques uns de vos compagnons d'écriture interroger l'acte d'écrire, interroger « cet échange fatidique par où la lettre vient à se substituer au désir³ ». Ainsi de Joyce qui fonde étrangement la certitude de sa vocation d'écrivain avec des petits textes insignifiants, voire d'un radical non sens, qu'il nomme « épiphanies », petits textes qu'il définit comme une manifestation spirituelle.

Vos compagnons suivants seront Gide, Genet, Mishima⁴, tous les trois marqués par une « semblable inclination vers les extrêmes et un même défi à l'endroit de ce principe suprême de la raison qu'est la loi de non-contradiction⁵ ». Magiciens, ils « transmutent la souffrance en jouissance et le manque en plénitude⁶ ».

¹ Réunion Librairie de l'EpSF du 10 mai 2012 à Paris autour du livre de Catherine Millot, *Ô Solitude*, Paris, Gallimard, 2011.

² C. Millot, *La vocation de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1991.

³ *Ibidem*, p. 7.

⁴ C. Millot, *Gide Genet Mishima. Intelligence de la perversion*, Paris, Gallimard, 1996.

⁵ *Ibidem*, p. 9

⁶ *Ibidem*.

« Voici ma vie la plus secrète » est la première phrase d'*Abîmes ordinaires*⁷.

Ces abîmes ordinaires indispensables à la respiration d'une vie ordinaire... La psychanalyse, cette « technique de Jivaro⁸ » comme vous la nommez, peut éventuellement y mener... Mener à ce « vide né de l'épuisement du sens, dépris des affres de l'abandon comme de l'euphorie de la rédemption⁹ », mener à la possibilité de « s'établir un jour sur un libre rien¹⁰ ».

Puis ce seront des mystiques vos « *Companion-books*¹¹ » et singulièrement Jeanne Guyon¹², votre grande amie avez-vous dit lors d'une autre rencontre, qui vous révélera « La vie parfaite », une vie tournée vers le réel, une vie dont l'étrange liberté se nomme « le Large¹³ ».

Et c'est avec le large, que s'ouvre « *O Solitude* », le large de la mer déserte, « vide comme la page blanche qui vous attend¹⁴ ». « Écrire » dites-vous, « c'est toujours renouer avec le fond, avec le grand silence originel¹⁵ ».

Vous êtes dans « un moment de disponibilité heureuse¹⁶ »... « d'accueil sans réserve¹⁷ »... « votre vie est devant vous comme un horizon vide... une impression d'évasion et d'absolue liberté¹⁸ ».

Vous venez de remettre à votre éditeur les épreuves de votre dernier livre... peut-être votre « vie a-t-elle aussi atteint son dimanche. Peut-être est-ce cela, la vie parfaite¹⁹ ».

⁷ C. Millot, *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard, 2001.

⁸ *Ibidem*, p.153.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *Ibidem*, p. 154.

¹¹ C. Millot, *O Solitude*, *op. cit.*, p. 79.

¹² C. Millot, *La vie parfaite. Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum*, Paris, Gallimard, 2006.

¹³ *Ibidem*, p. 256.

¹⁴ C. Millot, *O Solitude*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibidem.*, p. 13.

¹⁷ *Ibidem*, p. 15.

¹⁸ *Ibidem*, p. 16.

¹⁹ *Ibidem*.

Ce texte intime est un hymne à la solitude, une solitude sereine, pas forcément solitaire. Il en explore toutes les facettes, depuis celle naturelle de l'enfant à celles qui sont subies ou celles qui sont choisies.

Avec le chemin de votre vie et celui de vos amis « surnuméraires²⁰ », singulièrement Roland Barthes et William Henry Hudson, vous en sondez finement la texture, voire peut-être « la tessiture » pour chacun, si je peux utiliser cette analogie. Le côté noir de la solitude mais aussi bien son côté nécessaire, son côté de lumière et de liberté.

D'un côté le manque, l'abîme avec son rebord d'angoisse, que vous ne cessez pas d'apprivoiser avec l'écriture ; de l'autre la vastitude, la sérénité. Le moi protecteur, frontière défensive peut changer d'étoffe, se laisser dilater, devenir poreux ; la frontière s'abolit, un abandon se substitue à un autre. Quelque chose proche de « l'autre état²¹ » de Musil qu'aurait rencontré l'ornithologue William Henry Hudson. « La solitude n'est jamais aussi grande, aussi sereine que lorsque l'indifférence des choses ouvre à l'absence de soi²². »

Et puis « la solitude la plus parfaite n'est-elle pas celle où l'on est soi-même absent²³ ? » Une solitude faite d'acquiescement au réel ...

²⁰ *Ibidem*, p. 79.

²¹ *Ibidem*, p. 124.

²² *Ibidem*, p. 120.

²³ *Ibidem*, p. 159.